

LE JOUR, 1945
17 novembre 1945

CULTURE DESINTERESSEE

Il est juste de revenir sur le beau discours d'il y a quinze jours du R.P. Pruvot, sur la « culture désintéressée ». Le Recteur de l'Université a traité pour la rentrée un sujet qui nous est cher. « Joie de connaître ou joie de gagner ». La connaissance paraît à ce point au-dessus du gain qu'on doit presque s'excuser de les mettre en parallèle. Il a fallu une aberration de l'esprit et le malheur des temps pour qu'une hésitation fut possible. Et ne faut-il pas déjà attribuer à l'ignorance opulente un caractère quasi délictueux ?

Qu'est-ce que le gain en face de la connaissance ? Qu'est-ce que l'argent dans la nuit de l'intelligence ? Certes, il faut gagner sa vie, mais nos besoins ne vont jamais jusqu'aux abus auxquels nous conduit le désordre des idées et des mœurs.

C'est un tort de refuser la connaissance au peuple sous prétexte qu'il en souffrirait. Mais c'est un tort plus grave de distribuer l'enseignement sans la forte et sévère éducation qu'il comporte. L'idéal et la vérité c'est d'enseigner à tous la sagesse, la poésie et le dernier état des découvertes, mais en enseignant en même temps l'usage des outils des métiers manuels et plus encore sans doute la grandeur des vertus morales.

Le R.P. Pruvot a cent fois raison, sans doute, sous réserve d'une suggestion que nous formulons avec le respect qui se doit

Le Recteur de l'Université ne croit-il pas que l'enseignement secondaire et supérieur sont devenus beaucoup trop intellectuels ? Et que les jeunes gens que nous bourrons de science, nous les éloignons trop de la terre et de la nature ?

Quel empêchement y aurait-il à familiariser, comme aux siècles puissants de Thomas d'Aquin et d'Ignace, la jeunesse étudiante avec les humbles travaux qui font les métiers, la douceur de vivre ? Pourquoi ne pas enseigner la philosophie à deux pas d'un potager ou d'un verger, dont les bacheliers prendraient soin ? Pourquoi ne pas envoyer certains jours les docteurs en puissance ou en herbe dans une imprimerie, dans une menuiserie, dans une forge et jusqu'au cœur des industries, pour les préparer aux tâches rudes qui rendent possible la culture désintéressée ?

Des diplômés qui consentiraient à avoir des mains rugueuses, voilà ce qu'il nous faut et non pas des messieurs qui se figurent qu'il est nécessaire de se ganter pour parler latin. Le plus grand de tous les peuples sera celui dont les paysans connaîtront les savants et les poètes sans pour cela se détacher de la vie rustique ; dont les ouvriers partageront le patrimoine intellectuel sans s'éloigner de la machine dont aujourd'hui on les fait esclaves.

Evidemment, il s'agit d'un équilibre et il serait puéril ou ridicule d'aller jusqu'à l'excès ; mais une juste mesure est à trouver plus au Liban qu'ailleurs.

Attachons nos diplômés, moyens et supérieurs, à la terre et à l'atelier et qu'après cela ils deviennent légion. Abolissons le préjugé qui fait stupidement d'un licencié qui travaille de ses mains un déclassé et un paria.

L'Etat devrait encourager et honorer chez nous, de façon toute spéciale, les intellectuels de cette qualité et les porter périodiquement à l'ordre de la nation.